Les Quatre Maisons

Introduction

Ce livre n'en est pas à sa première version. Il en existe une autre, douloureuse, proche du cri, d'un appel de détresse. Cette version de survie, sera une source, une plongée dans des mots écrit par un autre moi, celui que je ne reconnais plus aujourd'hui. Elle permet de regarder aujourd'hui à distance ce qu'est la souffrance « intérieure ». Je ne souhaite à personne de connaître, endurer cette souffrance invisible. Elle amène à devenir un autre que soi, à faire disparaître celle ou celui que vous êtes.

En ce mois d'octobre 2026, je sais que j'ai eu la chance de m'en sortir, de ne pas me contenter de survivre ou de vouloir récupérer à tout prix cette vie d'avant. Il n'y a rien d'héroïque ou de grandeur dans ce choix. La modestie et la lucidité me conduisent à juste remercier cette chance et à la considérer telle qu'elle est, un heureux concours de circonstances. Quand je repense à tous les élèves reçus, accompagnés lorsque de leur côté, ils affrontaient ce moment de vie qui ne prévient pas, je ne pensais pas un jour, plonger à mon tour, m'effondrer.

Ce premier livre a été envoyé à Charlotte Milandri fin septembre 2025. Elle a lu ses pages qui resteront confidentielles, secrètes, sauf de nous deux.

Je lui dois beaucoup. Un vendredi 19 décembre 2025, elle m'a accueilli à l'atelier. Nous avons partagé un échange absurde, drôle et passionnant. Je la remercie encore pour ses mots et pour c'est deux phrases :

« Je n'ai rien à t'apprendre. Il faut juste te mettre au travail. »

J'ai pris le temps, hésité à reprendre les mots. Je n'étais pas encore prêt. Je le sais désormais puisque je recommence à écrire. Avec un changement majeur, je me suis promis de ne plus jamais m'arrêter d'écrire.

Préface — L’homme que je ne reconnais pas

Olivier ne sait toujours pas ce qui s’est passé. Je crois même qu’il ne le saura jamais.

Il a cherché depuis le début de cette période de sa vie, de ce jour funeste. Il a encore cherché jusqu’à ces dernières semaines. Et puis il a compris qu’il ne le découvrira jamais. Tout cela restera pour lui une langue étrangère, un espace-temps incohérent. Trois mois d’une vie qui lui semble avoir duré plus que les mots ne pourront en faire le récit. Il est encore stupéfait.

Un jour, depuis un grenier familial, il a relu ses messages, ses lettres, ses notes, ses textes écrits pendant ces mois d’avril, de mai, de juin et de juillet 2025. Il a trouvé curieux de se pencher après plus d’une année sur son propre passé. Et pourtant, il le fallait. Pas pour comprendre, mais pour raconter. Pas pour lui, il ne voulait convaincre personne. Mais parce qu’Il est triste, stupéfait d’arriver à regarder cette chute sans y replonger.

Je crois que c’est cela qui représente ce qu’il ne pouvait réaliser un jour. Être à même d’y retourner, sans héroïsme. Il a fallu quelques mois, une petite année pour y arriver. C’est court me direz-vous. Il le savait, cette vitesse là l’interrogeait encore. Pourquoi ?

Un simple mot, une question banale et tout se joue dans ce que cela a engagé en lui.

La question reste encore là. Enfin plutôt les questions infinies pour lesquelles les réponses restent partielles, incomplètes, mouvantes. Pourquoi ? Il regarde le vélux qui donne sur le ciel depuis son grenier et accepte que pour une fois, il n’y a rien à contrôler. Perdre, vibre l’incohérence de deux mondes. Celui qui nous habite et celui qui nous accueille.

Pourquoi ne pas avoir dit simplement au secours, à l’aide ?

Il ne se reconnaissait pas. Il a essayé de retrouver un enchaînement, une logique, une explication. Il a tenté de comprendre ses décisions, ses silences, mss contradictions.

Il n'y est pas parvenu. Il a beau être têtu, volontaire pour combattre l'inconnu et l'ignorance, i a reconnu sa défaite en rase campagne. A chacun son Waterloo. C'est une étrange défaite que de devoir se résigner aux ténèbres d'une partie de sa vie.

Aujourd'hui encore, lorsqu'Olivier relit ce qu'il écrivait, et il a noirci du papier, il se demande qui était cet homme qui porte son prénom et lui ressemble avec huit kilos de moins. Le miroir ne pardonne pas l'épuisement.

Il reconnait son écriture sans y trouver son humour absurde et ses formules acidulées comme un bonbon de fêtes foraines. Il reconnait ses sentiments, , son intensité, ses désirs, ses projets. Il sait ce qu'il voulait. Et qui étrangement reste comme une marque de fabrique indélébile se ses propres sentiments. Mais il ne comprend pas ce qu'il faisait du matin au soir. Quant aux nuits, il a passé son temps à ne pas fermer les yeux pendant ces trois mois et à tenter de plonger sous son oreiller pour y rencontrer une certaine, Morphée.

Cet homme aimait une femme. Il l'avait choisie. Il voulait l'épouser, construire une famille, partager avec elle une existence qu'il avait longtemps espérée. Il se sentait heureux auprès d'elle. Il avait confiance. Il croyait enfin savoir quelle vie il voulait mener.

Et pourtant, il a agi à l'encontre de ce qu'il désirait le plus. Elle. Un simple pronom aujourd'hui, pour cacher avec pudeur et respect ce prénom qui l'accompagne chaque jour. Ce n'est pas une obsession, c'est une présence. Parfois dans un moment qu'Olivier nomme son effondrement et ses morts psychiques au nombre de six, il reste une ancre solide. Celle qui vous maintient sans que vous le sachiez, en dépit de vos propres noyades, mensonges et

douleurs commises. A croire qu'il faut rester stupéfait du mal qu'il a pu causer et qu'il regrette amèrement, même depuis son bonheur simple et officiellement déclaré après le gouffre.

Il a menti sur une chose essentielle, sa vie réelle dont il ne voulait plus, celle d'un homme marié, un artiste étouffé, et un cadre qui ne voulait plus tout porter. Mais la lâcheté a causé plus de souffrances que de solutions. Il a laissé des situations devenir incompréhensibles. Il n'a pas su dire ce qu'il éprouvait, ni expliquer ce qui lui arrivait. Il n'a pas su rendre visible le choix qu'il croyait avoir fait. Enfin, pas cru, il avait choisi sincèrement. Elle.

Pourquoi ?

Il voudrait pouvoir répondre à cette question, remonter dans le temps et parler à cet inconnu qui porte le même prénom que lui.

Olivier voudrait retrouver, dans ces centaines de pages, le moment précis où tout a basculé. Une décision, une peur, une faiblesse, un événement qui expliquerait le reste. Surtout ce jour où il a inventé tout et n'importe quoi parce que son dos le faisait souffrir au point où il n'arrivait parfois plus à marcher. Il a découvert ce jour-là que les trottoirs de banlieue pouvaient être fréquentés à quatre pattes.

Mais il ne trouve rien d'aussi simple que ce chemin pour aller prendre le métro, enfin, il croit parce que sa mémoire à aussi disjoncté à cet instant. Olivier est doté d'une mémoire particulière. Il se souvient, comme si cela n'était pas déjà facile d'apprendre à oublier. Mais là, rien. Lorsqu'il relit ses pages, rien ne revient. Même sa manie de prendre des photos l'aide à peine à relier ses moments à une histoire cohérente. En résumé, c'est une anarchie mémorielle et une amnésie de douleur dont il se serait passé. Reprendre des notes sans arriver à les replacer dans une chronologie est assez vertigineux.

Il trouve un homme épuisé. Un homme qui parle, qui écrit, qui travaille, qui continue d'avancer alors qu'il ne sait plus où il va. Un homme qui espère

encore, qui promet parfois, qui se contredit souvent. Un homme qui semble croire à ses propres paroles sans parvenir à les traduire dans sa vie.

Il trouve un désordre immense, un pillage en ordre après le passage d'Attila.

Et ce qui le bouleverse, c'est que cet homme, c'était lui. Pas un autre, lui. Celui qui semblait tenir toujours droit, capable d'absorber la souffrance des autres, d'être un exemple de sérénité.

En quelques mois, quatre maisons se sont effondrées. C'est beaucoup pour un seul homme. Il aurait dû se souvenir que seul la brique tient, et encore.

La première était la maison affective. Celle de l'amour, de la confiance, de la vie qu'il avait choisie et qu'il voulait partager.

La deuxième était la maison familiale. Celle de son histoire, un peu tordue comme tout à chacun, de ses responsabilités, de ses liens, mais aussi de la famille qu'il rêvait de construire. Les prénoms étaient envisagés, choisis à deux.

La troisième était la maison professionnelle. Celle de ses fonctions dans sa mission identitaire de porter ce qui s'effondre, de ses obligations, surtout celles qu'ils s'attribuaient pour soulager les autres, de cette apparence de solidité qu'il continuait de présenter au monde.

La quatrième était la maison intérieure. Celle où il aurait dû pouvoir se retrouver.

Celle où ses pensées, ses sentiments, ses paroles et ses actes auraient dû former une existence dans laquelle il se reconnaissait. Lui, l'homme qui pensait se connaître mais qui s'est aveuglé face à la déferlante qui fonçait vers lui, vers elle aussi. Cette maison-là aussi s'est effondrée.

Il ne sait pas laquelle est tombée la première. Il ne sait pas si l'une a entraîné les autres. Il sait seulement qu'à un moment, plus rien ne tenait. Ça a pris quelques

minutes. Comme quoi, il est possible de battre certains records à tout âge. Et puis, il a survécu comme il a pu sans mode d'emploi.

Cela n'excuse rien.

L'épuisement n'efface pas un mensonge. La souffrance n'annule pas celle que l'on inflige. L'amour qu'il portait à cette femme ne l'autorisait pas à lui cacher une réalité qui la concernait.

Il sait aujourd'hui les dégâts que ses actes ont pu provoquer. Il ne prétend pas connaître toute sa souffrance, ni ce qu'elle a pensé de lui. Il sait seulement qu'il a perdu sa confiance et que ses intentions ne suffisaient pas à la préserver. Au contraire. Il a creusé une très belle tombe avec une sépulture de marbre version luxe. Dessus il a écrit : nous.

Il voudrait lui dire pardon. Le mot est court. Trop. Mais il aime sa simplicité, sa profondeur. Pardon. Pardonne-lui tes larmes et les mots qu'il n'écrira pas. Pas pour obtenir quelque chose. Pas pour qu'elle revienne. Pas pour qu'elle lise ces pages et découvre enfin une explication qui changerait son regard. Olivier est ainsi, maladroit lorsqu'il est sincère et pudique. Il voudrait lui dire pardon parce qu'il mesure ce qu'il n'a pas su faire, ce qu'il n'a pas su dire, et ce qu'il lui a fait subir. Les regrets d'un homme qui avait choisi cette femme pour ce qu'elle était, Isis.

Mais Il ne peut pas lui demander de comprendre un homme qui ne se comprend toujours pas lui-même. Étrange de regarder un autre que soi qui est vous.

C'est peut-être la vérité la plus difficile à écrire.

Ce livre n'est donc pas le récit d'un homme qui a trouvé toutes les réponses. Il n'y en a pas et c'est douloureux. Il ne veut pas être plaint. Il veut juste partager avec celles et ceux qui ont vécu cela, ce regard hagard sur un temps nébuleux et sans réponses définitives. Il ne prétend pas expliquer entièrement une chute, encore moins la justifier.

Il rassemble les traces laissées par quelqu'un qui perdait progressivement ses repères, sans parvenir à reconnaître ce qui lui arrivait.

Certaines pages se contredisent. Certaines paroles semblent absurdes. Certains espoirs paraissent déraisonnables. Il pourrait aujourd'hui corriger ces incohérences, les réorganiser, leur donner une logique rassurante.

Il ne le fera pas. Ce serait mentir, arranger l'histoire, il s'y refuse.

Parce que c'est précisément cette incohérence qu'il faut raconter.

***

Note de l'auteur

Je voudrais que le lecteur puisse traverser ces quatre maisons, entendre ce que cet homme disait, regarder ce qu'il faisait, découvrir ce qu'il croyait vivre et mesurer l'écart entre ses désirs et ses actes. L'écart est abyssal souvent et il est difficile de ne pas s'y perdre.

Je voudrais qu'il puisse se demander, comme je me le demande encore : comment peut-on perdre à ce point le sens de sa propre vie ?

Je n'ai pas écrit ces pages pour être acquitté. J'ai eu ma condamnation, trois mois de prison intérieure ferme, avec un cachot lugubre, et dix mois de traversée au début chaotique où chaque jour était un lendemain à comprendre et vivre. J'ai de la chance, je m'en suis sorti, ce n'est pas le cas de tout le monde. Mais il a fallu une rencontre salvatrice auprès d'un psychanalyste pour affronter les dégâts et trouver la sortie. Ces pages, je les ai écrites pour essayer de comprendre. Et je les ouvre aujourd'hui avec cette seule certitude : je sais ce que j'ai perdu. Je sais ce que j'aimais.

Mais je ne sais toujours pas comment j'ai pu me perdre moi-même à ce point.